

30/12/2009 À 00H00

Fables de multiplication

CRITIQUE Des paramécies aux êtres humains, tout savoir sur l'origine de la sexualité

Par **CORINNE BENSIMON**

L'origine du monde, Courbet l'a très justement placée où l'on sait. Mais à quoi diable peut ressembler l'origine du sexe et, partant, de la sexualité ? Où, quand, pourquoi et avec quels effets s'est opérée cette division primordiale qu'indique bien le mot sexe qui vient de *secare*, comme secte, secteur et sécateur ? Voilà une question que le tableau de Courbet, longuement possédé par Lacan, peut inciter à se poser. Mais attention, la réponse n'est pas simple. On fraye là avec les origines de la vie et les stratégies, complexes, développées par les microbes, les végétaux, les animaux pour perpétuer leurs gènes.

Les choses se corsent encore quand on en arrive à la sexualité humaine, travaillée par les contraintes propres à l'espèce (la longue dépendance dans laquelle grandit le petit d'homme), le désir, les tabous, les lois, la capacité à délier sexe, genre, et reproduction. D'où l'importance de l'ouvrage collectif *Aux origines de la sexualité*, qui donne une formidable profondeur de champ à ce thème dont on débat tant.

Rassemblés autour de Pierre-Henri Gouyon, généticien spécialiste de l'évolution au Muséum national d'Histoire naturelle, vingt-neuf chercheurs - biologistes surtout, mais aussi sociologues, éthologues, historiens, anthropologues, psychologues, philosophes - ont accouché d'une somme distribuée en 27 chapitres autonomes que l'on grappille selon sa curiosité pour la sexualité des poissons, des enfants, des singes, ou pour les questions éthiques, médicales ou historiques. Certains sont savants, la plupart se lisent d'une traite et ouvrent des abîmes de surprises.

«**Cannibalisme**». La première est que la sexualité de la paramécie (oui, elle existe) procède du même mouvement que celle du singe (et donc nous). A savoir : une attirance pour l'autre genre, par voie de rapprochement physique et échanges de gènes, un bénéfice tel qu'il sera volontiers répété. Ce bénéfice vaut pour la lignée : le mélange génétique produit une diversité qui maximise les chances de survie de l'espèce face à des parasites qui évoluent et des environnements qui changent. Encore faut-il, pour que ce mouvement soit, qu'il existe un «autre», un être tel que sa rencontre est nécessaire pour que la reproduction se fasse. Bref, il faut que le sexe ait été inventé.

Toute honte bue de la promiscuité avec le protozoaire, on se laissera conduire par Marie-Christine Maurel, grande spécialiste des origines de la vie, dans un voyage temporel. Il est le fil rouge de l'ouvrage puisque le sexe a une histoire, avec un avant, un pendant, et peut-être même un après (l'avenir dira s'il est triste). L'avant, c'était il y a 4 milliards d'années. Ça bouge, ça frémit, dans la soupe primordiale. «*La sexualité en était alors au stade d'un cannibalisme primitif*», écrit la chercheuse. Des molécules vont et viennent, se cognent, se couplent, se dévorent «*pour assurer leur survie*», s'empilent, se combinent. Par hasard, certaines forment des macromolécules capables de s'autorépliquer (des brins d'acides nucléiques) et donc de se pérenniser. Evolutives, elles deviennent la source du monde vivant.

3,8 milliards d'années avant notre époque, des vésicules se forment, qui enserrant ces macromolécules. Ces premières formes cellulaires ressemblent sans doute aux bactéries d'aujourd'hui qui se multiplient en se divisant, mutent, évoluent en gobant des gènes qui passent par là et en se livrant de temps à autre à un jeu évocateur : une bactérie s'approche d'une autre, produit un «*poil sexuel*» qui sert de pont pour le passage de son ADN vers son «partenaire». On est encore loin du phallus, mais ça vient.

Il y a 1,8 million d'années apparaissent des cellules dont les gènes sont abrités dans un noyau, comme les paramécies actuelles. Or celles-ci font des choses étranges : elles ont un «*sexe buccal*», une bouche par laquelle elles s'échangent des noyaux... en «*s'accolant*». On ne rit pas : ces cellules sont le modèle de base des communautés cellulaires qui, il y a 800 000 ans, ont donné naissance aux premiers organismes pluricellulaires dont nous sommes des représentants. La sexualité va bientôt naître, appuyée sur l'apparition d'une division primordiale des cellules : il y a celles qui transmettent les gènes (les cellules germinales) et celles destinées à les produire et les nourrir (les cellules somatiques). Vient l'autre division, entre organismes : les mâles qui apportent des gènes et les femelles qui les combinent avec les leurs propres et produisent un être tiers. Le sexe est là.

Energie. Agréablement illustré de bonobos baisants, corps amoureux, phallus aurignacien sculpté dans une corne, l'ouvrage décline le succès de la reproduction sexuée, des fourmis aux araignées et aux hominidés. Ce succès est relatif, rappelle Pierre-Henri Gouyon, car le sexe est onéreux, bien plus que le clonage de type microbien. Dans un monde sexué, seule une partie de la population (les femelles) fabrique des petits, alors que, chez les bactéries, toutes peuvent y travailler. Et il faut dépenser beaucoup d'énergie pour séduire un partenaire ou un auxiliaire : capter des pollinisateurs en fabriquant odeurs, pigments, pétales ; rassembler des objets colorés pour attirer la femelle (ainsi l'oiseau jardinier) ; manger beaucoup et grossir pour s'accaparer les dames d'une plage (tel l'éléphant de mer) ; et même accepter de mourir (le mâle de la veuve noire à dos rouge offre à la fois son sperme et sa vie à une femelle monstrueuse). On comprendra mieux, alors, que nombre d'espèces - et pas seulement des bactéries - se multiplient en se passant de l'autre alors même qu'elles sont sexuées. Ainsi les plantes se reproduisent parfois en s'autofécondant. Ainsi les pucerons optent pour la parthénogénèse (les ovules se développent sans fécondation) à la belle saison afin de mieux pulluler.

Heureusement, l'homme naît puceau mais pas puceron. Et s'il était une plante ? Il serait le plus souvent hermaphrodite, mâle et femelle à la fois, autorisant cette vision torride de Linné explorant en 1729 la sexualité du fuschia : «*Quand la fleur est prête, on voit alors comment les testicules s'ouvrent et déchargent la poussière génitale qui tombe sur le style et féconde l'ovaire.*» Le Suédois a été accusé de «*franchir les limites de la décence*», rappelle Pierre-Henri Gouyon. Et encore, il ignorait que le monde de la primevère connaît trois sexes, c'est-à-dire trois types de conformations sexuelles, pas toutes compatibles. Et le trèfle, une centaine... Trêve de rêveries, l'espèce humaine n'en a que deux. Et c'est tant mieux car son cerveau a compliqué les choses à plaisir, rendant la sexualité lourde d'imaginaire, la psychanalyse prisée et les tribunaux bondés. Ces angles de vue sont aussi abordés dans ce livre des origines où l'on discute même du sexe des anges.